

LE CENTENAIRE

DE LA

SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

COMPTE-RENDU (1)

Les centenaires, depuis assez longtemps, sont à l'ordre du jour ; et, tandis que les oriflammes, orchestres et appareils pompeux paraissent être les apanages obligatoires de la plupart d'entre eux, d'autres, au contraire, conservent une simplicité d'allure qui n'en rend souvent le cérémonial que plus attrayant.

Tel était le caractère de celui de la Société des Antiquaires de France, auquel vous aviez confié à votre Président la très honorable mission de vous représenter.

Cette solennité s'est déroulée, le lundi onze avril dernier, dans le grand salon carré du Louvre, qui servait ainsi de cadre merveilleux aux membres éminents de la Société, à leurs savants associés et aux représentants des nombreuses Sociétés correspondantes, qui s'étaient empressés de répondre à l'aimable invitation de la Commission d'organisation.

Une basse estrade, frangée d'or, avait été seulement dressée à l'extrémité du salon ; les

(1) Lu dans la séance du 15 avril 1904.

banquettes des salles du Louvre, rendues disponibles par la fermeture réglementaire du lundi, servaient de sièges, ainsi que deux cours latéraux de légères banquettes à dossier, laissant en pleine valeur les splendeurs picturales qui font de cette pièce l'une des plus grandioses et l'une des plus riches, sinon la plus riche du monde entier.

Sur cette estrade, avaient pris place, avec les délégués du gouvernement, la plupart des *quarante-cinq* de la Société — car, comme à la grande Académie, le nombre des membres résidants est strictement limité à la Société Nationale des Antiquaires et, de plus, circonstance aggravante, chacun de ces derniers, à l'encontre sinon à l'inverse de nos immortels, est rigoureusement astreint à la production annuelle d'un travail inédit.

Sur les banquettes, au milieu et de chaque côté de la salle, se trouvaient les membres associés, les invités et les délégués des Sociétés françaises ou étrangères, formant un groupe compact d'au moins deux cents personnes.

En l'absence de M. le comte Durrieu, retenu à la chambre par une malencontreuse grippe, M. Omont, de l'Institut, l'un des vice-présidents, présidait cette solennité. A sa droite, avaient pris place : MM. Bayet, directeur de l'enseignement supérieur, Heuzey, de Barthélemy, N. Valois, de l'Institut, et Kaempffen, directeur des musées nationaux ; à sa gauche : MM. Henry Marcel, directeur des beaux-arts, Léopold Delisle, directeur de la bibliothèque nationale, Héron de Villefosse, conservateur des Antiquités grecques et romaines, au musée du Louvre, et Croizet, de l'Institut.

En arrière étaient massés : MM. Babelon, Longnon, Perrot, de l'Institut, le prince Roland Bonaparte, Maurice Prou, comte de Baye, Blanchet, Enlart, Lefèvre-Pontalis, etc., etc.

Le discours, préparé par M. Durrieu, fut lu par M. Héron de Villefosse, qui s'acquitta de cette tâche avec une véritable *maëstria*.

Dans ce discours, le président des Antiquaires de France remercie d'abord le gouvernement d'avoir bien voulu s'associer au centenaire, en s'y faisant représenter officiellement par deux personnages des mieux qualifiés, et en permettant à la Société de se retrouver, après un siècle, dans ce palais du Louvre, où elle s'est formée en 1804.

Il démontre ensuite que la vaillante Société, depuis cette époque lointaine, ne s'est jamais écartée de son but, a constamment suivi sa voie, se souciant peu des obstacles, même des plus dangereux ; et que, restant fidèles à la devise : *GLORIA MAJORVM*, la plupart de ses membres ont rendu d'immenses services tant à l'histoire proprement dite qu'à celle des arts en général. Se renfermant enfin dans la spécialité où il excelle, M. le comte Durrieu étudie les phases de la peinture au xv^e siècle, en faisant surtout ressortir les heureuses influences étrangères sur l'art français, qui s'épanouit alors avec les Jean Fouquet, les Nicolas Froment, etc., etc. : en un mot, avec nos *Primitifs*, dont l'exposition rétrospective, correspondant précisément avec le centenaire des Antiquaires, permet justement d'en admirer toutes les gracieuses merveilles.

La lecture de ce discours fut souvent coupée de sincères marques d'approbation, mais

un passage rendant pleine justice à l'heureuse collaboration de l'armée et du clergé dans les découvertes archéologiques, en a surtout été remarqué, et a donné lieu à d'unanimes et vigoureux applaudissements.

M. le Directeur de l'enseignement supérieur se lève alors et, d'une voix chaude et persuasive, prononce une allocution qui est vivement écoutée. M. Bayet, en effet, se dit doublement heureux de se trouver au centenaire, comme fonctionnaire du ministère de l'Instruction publique et comme membre, depuis près de trente années, de la Société des Antiquaires. A ce double titre, toutes ses sympathies sont acquises à cette Société, dont il retrace rapidement l'existence primitive et la féconde influence sur les études historiques et archéologiques. Il regrette toutefois que nos *Antiquités nationales* ne soient pas dotées d'une chaire spéciale d'enseignement au Collège de France, à l'égal des antiquités grecques et romaines, voire même des antiquités égyptiennes. Il ne désespère pas, si les ressources ministérielles ne permettent guère, en ce moment, de songer à ce luxe, ou plutôt à cette impérieuse nécessité, de voir bientôt un de ces Mécènes, comme il s'en trouve encore en notre chère France, fournir spontanément la dotation nécessaire à cet indispensable auxiliaire des richesses accumulées au musée spécial de ces antiquités nationales, au splendide musée de Saint-Germain-en-Laye.

A M. Bayet, succède M. Henry Marcel, directeur général des Beaux-Arts, qui, lui aussi, dans quelques phrases nettes, concises et finement ciselées, félicite la Société des

Antiquaires de France des services rendus particulièrement aux arts. Il ne voit, dans la vieille hospitalité qu'elle reçoit au Louvre, que la réciproque ou mieux une juste récompense aux recherches et aux efforts de la Société des Antiquaires, pour la détermination et l'augmentation de nos œuvres artistiques.

Avant de donner la parole à M. Valois, secrétaire de la Société, M. le Président fait connaître la longue liste des adresses et des adhésions reçues de tous les coins de la France et de l'étranger. Nous n'essaierons point de le suivre dans cette énumération homérique, dans laquelle nous trouvons une nouvelle preuve de la sympathie et de l'autorité dont jouit la Société des Antiquaires dans l'univers entier.

Enfin, avec M. Valois, nous arrivons au morceau de résistance de la journée. Son discours, ou plutôt son rapport sur la création, l'existence, le but et les résultats de la Société des Antiquaires de France, est un véritable modèle d'érudition, de netteté et de bon goût ; et nous ne pouvons mieux faire que d'emprunter l'analyse de ce morceau remarquable à l'une de nos importantes feuilles quotidiennes (1) :

Faire l'histoire d'une Société savante aussi grave que la Société des Antiquaires, citer des dates, des noms, les lieux successifs où la Société a tenu séance, établir la statistique de ses membres, retracer le programme, qui a varié ou tout au moins s'est amplifié, de ses études, et tenir son public en haleine de la première à la dernière

(1) *L'Eclair*, numéro, du 12 avril 1904.

ligne, tel est le tour de force que M. Valois a accompli, sans qu'il en parût le moins du monde incommodé.

Rien de plus attrayant et de plus piquant que cette « Académie celtique », tel était le titre de la Société des Antiquaires au jour de sa fondation, en 1804; alors qu'elle reportait tout aux Celtes et qu'elle considérait, le plus sérieusement et le plus consciencieusement du monde, que le bas-breton était antérieur au déluge, que les Celtes avaient tout conquis, que tout découlait d'eux et que le Druide était l'image de la puissance suprême et de l'omniscience.

La Tour d'Auvergne, le premier grenadier de France, se fit inscrire des premiers au nombre des membres de l'Académie celtique ! Et l'on vit se faire « peindre en druide » le premier de ses présidents. Ces enthousiasmes naïfs, ces utopies n'empêchèrent point l'Académie celtique de manifester sa vitalité et de poursuivre ses travaux sans interruption, dans les circonstances les plus périlleuses — que l'on soit à la veille d'Austerlitz ou au lendemain de la bataille de Brienne, les séances continuent.

C'est au Louvre qu'on lui donne d'abord l'hospitalité. Elle en est bien vite expulsée. La voici aux Petits-Augustins en 1815. La catastrophe de Waterloo ne suspend aucune de ses trois séances mensuelles. Tout se passe alors comme aujourd'hui ; c'est-à-dire que l'on cause amicalement, sans emphase, sans embarras, sans querelles.

Les membres de la Société appartiennent aux opinions les plus diverses. On y voit des franc-maçons fraternisant avec des Vendéens. C'est à Joséphine qu'a été dédié le premier volume des *Mémoires* publié en 1807 ; on dédiera plus tard les autres volumes au pouvoir existant. Ce n'est ni de la faiblesse, ni de l'intérêt ; c'est au bout du compte du nationalisme, dans le sens le plus élevé du mot.

Mais voici qu'on critique l'Académie celtique. On

lui reproche ses doctrines fondées sur des hypothèses, on lui prouve de manière irréfutable que tout le monde ne parle pas le bas-breton. Elle réfléchit et consent sagement à étendre son domaine. C'est alors que, le 29 octobre 1813, elle prend le titre de Société des Antiquaires de France. En 1819, elle tient sa première séance publique, et c'est de 1829 que date son organisation actuelle, fixant à 45 le nombre de ses membres résidants.

De même qu'elle tenait séance au moment des victoires ou des défaites de l'empire, de même elle demeura impassible durant les événements de 1830, de 1848, du coup d'Etat, du siège et de la Commune.

Pendant les Gloriennes, nous conte M. Valois, se perdit d'une façon singulière un rapport de l'un des secrétaires de la Société, rapport qui démontrait avec une évidence incontestable l'authenticité d'un manuscrit d'Alcuin, authenticité niée par des savants jaloux.

Ce rapport fut pris par des patriotes bien pensants qui en firent des bourres pour leurs fusils. C'est bien fâcheux pour le manuscrit d'Alcuin.

Et pour nous donner un témoignage de la sérénité avec laquelle se poursuivaient les travaux de la Société, pendant les plus mouvementées périodes de notre histoire, M. Valois signale les conférences de M. Egger sur les pigeons voyageurs sous les Romains, alors que les obus prussiens tombaient sur Paris en 1870.

Nous n'ajouterons, à cette brillante analyse, que quelques mots relativement à l'un des membres de cette vieille Académie celtique, offrant pour nous un souvenir et un intérêt tout particuliers.

Au nombre des premiers fondateurs, antérieurement même au brave La Tour d'Auvergne, se rencontre le nom d'un autre breton, comme lui *féru* des Celtes, et bien capable de

se faire peindre en *Druide*. C'est celui du citoyen Jacques Cambry, qui fut le premier préfet du notre département et auquel nous sommes redevables de nombreuses observations, sinon de judicieuses études archéologiques sur nos régions. Sa description de l'Oise laisse bien à désirer en la forme et au fond, mais elle est bourrée de faits précis et d'observations qui constituent, avec les ouvrages des Louvet, des Loisel, des Simon, des Daire, des Le Vasseur, etc., les véritables prolégomènes de notre histoire locale. De plus, son atlas, malgré le travers du fier magistrat de s'y prélasser, presque à chaque planche, en grand uniforme, nous retrace des monuments et des sites disparus depuis longtemps pour la plupart, mais que les amis de l'antiquité y considèrent toujours avec bonheur.

La fin du brillant rapport de M. Valois fut saluée de longs bravos et ensuite eut lieu la proclamation des médailles d'or et d'argent que la gracieuse initiative et le généreux concours de M. Ch. Ravaisson-Mollien permettaient à la Société des Antiquaires d'attribuer à de nombreux correspondants de la province ou de l'étranger.

Parmi ces lauréats, nous sommes heureux de citer, en leur adressant nos plus sincères et nos plus cordiales félicitations :

1° M. Edgar Mareuse, de Paris, membre titulaire de la Société historique de Compiègne, qui consacre presque tous ses moments aux sciences archéologiques et qui fut honoré d'une médaille d'or ;

2° M. le chanoine Müller, aumônier de

l'Hospice de Condé et membre correspondant de la Société historique, dont les multiples et savants travaux furent récompensés d'une médaille d'argent.

Enfin, cette mémorable journée se compléta ou s'acheva, le soir, par un banquet au Palais du quai d'Orsay. Près de deux cents convives s'y trouvèrent et les *toasts* y furent dignes des discours du matin, au grand salon du Louvre.

La chaleur communicative du banquet resserra davantage encore les liens de confraternité entre les Antiquaires de France et leurs nombreux invités, et chacun se retira avec les meilleures dispositions pour de nouvelles études historiques ou de nouvelles conquêtes archéologiques.

L. PLESSIER.

13 avril 1904.
